

LE MONDE ILLUSTRÉ

59^e Année — N^o 2998.

SAMEDI 5 JUIN 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60.

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LE VOYAGE DU PRÉSIDENT DANS LES VOSGES

Au cours de la route, l'auto présidentielle s'arrête en présence d'un site particulièrement intéressant. Un officier d'état-major explique à M. Poincaré la topographie du pays environnant. (De dos, appuyé à la voiture, le général de Maud'huy) — 24 Mai 1915,

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

LE MARTYRE D'UN VILLAGE

Le 4 avril dernier, un journal allemand publiait ce leader-article :

« L'Allemagne est un continuel reproche pour l'Europe, car l'Allemagne est le génie de l'Europe. La marque de ce génie est d'être sur tout en avance sur son temps : c'est pourquoi la poésie et la métaphysique allemandes sont toujours comprises à l'étranger trop tard ou jamais... »

Ca, c'est vrai... Puisque j'interromps la citation, j'en profite pour protester que je reproduis ce texte sans y changer un mot, me contentant seulement de l'abrégé, — à mon grand regret, car je ne suis pas l'ennemi des bonnes plaisanteries, et celle-ci me paraît compter au nombre des plus amusantes mystifications. Je poursuis :

« Quand l'Allemand sera-t-il donc aimé dans le monde ? Seulement quand le monde sera à la hauteur de la culture allemande, seulement quand les qualités allemandes seront le bien de toute l'humanité. Parmi ces qualités, les plus importantes sont la Modestie (!) et la compétence (?) »

« Le peuple allemand est le plus Modeste de la terre, justement parce qu'il est celui qui a le plus de valeur. »

« ... La nature des autres peuples trouve son contentement dans une improvisation facile ou dans une froide routine : il n'y a que l'Allemand qui fait toujours, là où il est placé, ce pourquoi il est là. Il est aussi le plus grand idéaliste et c'est là le secret de sa puissance sur les choses : ce sont là des vérités aussi vieilles que le monde. Il est triste qu'une guerre soit nécessaire pour les mettre en lumière aux yeux de l'humanité. »

Si j'avais l'honneur d'être quelque chose dans la municipalité de Surice, je proposerais que ces belles paroles fussent gravées en caractères indélébiles sur une plaque de bronze ou sur une table de granit et placées bien en vue sur la façade de la mairie. Surice est un petit village de Belgique, dans le canton de Florenne, non loin de la frontière de France dont la ville la plus voisine est Givet. L'endroit est à l'écart des grandes routes ; il n'était habité, il y a un an, que par des gens tranquilles, presque tous cultivateurs aisés ; point d'ouvriers, point d'étrangers ; tout le monde s'y connaissait et vivait en bonne harmonie.

Au mois de juin 1914, une jeune fille, M^{lle} Aline Dierix, de Tenhamme, vint à Surice pour passer la belle saison chez sa sœur M^{me} de Gaffier qui habitait, au cœur du village, une maison attenante à de vastes bâtiments de ferme. Quand survint la déclaration de guerre, bientôt suivie de l'invasion des Allemands en Belgique, l'opinion générale, à Surice, était que ce coin écarté des grandes routes n'avait rien à redouter de l'envahissement, et « qu'on y serait bien tranquille ». Pour plus de sécurité, le premier échevin, M. Durdu, à l'issue de l'office, devant la porte de l'église, donna lecture d'une affiche qu'il fit placarder ensuite et par laquelle on recommandait aux civils le calme et la rigoureuse observation des instructions de l'autorité : en conséquence il ordonna que tous les fusils, même les vieux fusils de chasse hors d'usage, fussent apportés à la mairie. Il assista lui-même à l'opération et mit toutes ces armes sous clef. Dès le début d'août, une ambulance avait été installée au couvent des Pères de la Sainte-Famille, situé à l'extrémité de la localité ; les dames de Surice se relayaient là et donnaient des soins à quelques blessés.

Le vendredi, 14 août, un détachement français traversa le village et prit pour quelques heures position dans les champs. Huit jours encore se passèrent sans incident notable : l'invasion, manifestement, était arrêtée ou se détournait vers d'autres contrées. Mais, dans la matinée du dimanche 23, arrivèrent des paysans, fuyant la région de Dinant ; ils venaient d'Anthée, de Onhaye et d'au-delà, d'abord en groupes espacés, puis par bandes plus nombreuses, enfin en un long défilé ininterrompu et désordonné. On se moquait d'eux, les peureux ! Mais ils racontaient de singulières histoires. Ils montraient parmi eux d'autres gens, isolés ceux-là, blêmes et tremblants, qu'ils disaient échappés à des massacres, témoins de pillages et d'incendies : dans leurs yeux passaient des lueurs d'em-

brassement ; des femmes, les dents serrées, se refusaient à dire de quelles mains elles s'échappaient, à demi-folles. Et des enfants perdus, sanglants, des mères hurlantes, des vieillards exténués, parlaient, en montrant l'horizon vers l'est, de brusques séparations, de coups de fusils, de rafales de mitrailleuses... »

Ces troupes éperdues traversèrent Surice, sans s'arrêter ; pourtant M. Piret, curé d'Anthée, le curé d'Onhaye aussi, avec sa servante, entrèrent dans la maison de M^{me} de Gaffier, qui leur offrit asile. M^{lle} Aline Dierix les entendit assurer que Surice, par sa situation, demeurerait à l'abri de tout danger. Dans la soirée passèrent plusieurs automobiles, roulant vers Chimay ; le ciel, vers l'est, était tout rouge : les barbares avançaient ; puis le défilé des fugitifs recommença : beaucoup, n'en pouvant plus, s'arrêtèrent là pour la nuit ; à l'aube, ils reprurent leur route, sans but, vers Romedenne. M^{me} de Gaffier hébergea encore l'abbé Gaspiard, professeur au collège de Dinant ; il s'était sauvé dans les bois, à l'approche des Prussiens, et avait marché toute la nuit.

Ce jour-là, vers six heures du soir, les hôtes de M^{me} de Gaffier entendirent une vive fusillade assez proche ; c'étaient des mitrailleuses françaises, installées sur la hauteur, entre Surice et Romedenne ; elles tiraient dans la direction du cimetière. Puis le silence se fit : on ferma les volets de la maison, et on se prépara à passer la nuit dans les caves dont les soupiraux étaient hermétiquement clos. Un peu avant minuit, il sembla « qu'on sentait une odeur de fumée. » Le docteur Jacques, qui s'était, lui aussi, réfugié chez M^{me} de Gaffier, monta, avec celle-ci, jusqu'au rez-de-chaussée pour voir. Quel effroi ! Il faisait jour comme en plein soleil : tout le village, la ferme elle-même était en feu : la maison s'entourait d'un énorme brasier.

Un appel désespéré ; ceux de la cave arrivent, ébahis, que faire ? Où se sauver ? Sur le perron où tous les hôtes de M^{me} de Gaffier se serrent, l'un contre l'autre, la position est intenable ; impossible de fuir plus loin, cependant : comment traverser l'immense brasier qui encerclait la maison ? Tous rentrent dans les pièces du rez-de-chaussée ; quelques-uns, brisés de fatigue, s'endorment dans des fauteuils ; les autres prient. Une agonie — une agonie de six heures, jusqu'au moment où l'on perçoit un bruit de pas de chevaux sur le sable de la cour, et un cri : Ouvrez ! Au même moment, les volets fermés volent en éclats sous les coups de crosse ; les portes sont enfoncées. Les Prussiens sont là : ils cernent la maison ; ils l'envahissent ; les officiers fouillent les bosquets du jardin ; les soldats goguenardent et brutalisent les femmes. La robe de M^{me} de Gaffier est déchirée à coups de baïonnettes ; un homme braque son revolver sur M^{lle} Aline Dierix ; quand paraissent les trois prêtres, ils sont accueillis par des huées, des injures : les soldats grincent des dents, tendent le poing, les bousculent à coups de crosse. Tout le monde dehors : c'est l'ordre. D'ailleurs la maison brûle à son tour ; les barbares poussent ces femmes et ces prêtres sur la route, que bordent les murs calcinés et les débris fumants ; à mesure qu'on avance, sous les bourrades et les invectives, la petite troupe angoissée se grossit d'autres gens que les Prussiens découvrent dans les caves, sous les haies, qu'ils traquent dans les vergers, qu'ils ramènent à coups de fusil, tirés au hasard. Ainsi sont dépistés le curé, M. Poskin et sa vieille mère qui a 88 ans, M. Schmidt, inspecteur des écoles, sa femme et ses quatre enfants.

On avance, il faut marcher bon pas ; où va-t-on ? Nul ne le sait. Que se passe-t-il ? Pourquoi ces violences ? Un officier du kaiser a prétendu, dit-on, qu'une jeune fille de quinze ans a tiré sur les Allemands. Quelle jeune fille ? Nul ne la nomme ? Avec quel fusil, puisque toutes les armes étaient réunies à la mairie ? Quel est ce paquet noir, au bord de la route : c'est Charles Colot, le chantre de la paroisse, un octogénaire ; il était sur sa porte, les Prussiens l'ont saisi, assommé, roulé dans une couverture et jeté dans le brasier. Voici une écurie que l'incendie n'a pas atteinte ; des soldats enfoncent la porte : c'est là qu'est réfugié Elie Pierrot ; il paraît, hébété, tenant sa vieille mère dans les bras, et reste là, bouche ouverte, devant ce spectacle d'épouvante ; tout à coup, on voit ses bras se dénouer et lâcher la pauvre vieille, qui tombe ;

lui-même fléchit les genoux et s'écroule en travers de la porte : une balle vient de lui briser la tête.

Au pas ! au pas ! Il faut marcher. On passe devant la maison de Burnieux, le facteur, d'où sortent des cris effrayants : Burnieux est là, étendu sur le dos, mort ; sa femme hurle, se cramponnant à son fils, un jeune prêtre que les soldats veulent entraîner, et qu'elle ne lâche pas ; son autre fils, Albert, qui est boiteux, tente de calmer le désespoir de sa mère : deux coups de feu, les deux hommes sont tués ; la femme, qui titube et qui râle, est poussée dans la bande des captifs qu'on emmène.

Et ainsi, à travers les ruines et les morts, on arrive hors du village, au lieu dit Les Fosses : à droite et à gauche de la route des soldats prussiens sont alignés ; ils accueillent par des cris furieux les prisonniers qui, en comprenant la famille et les hôtes de M^{me} de Gaffier, sont maintenant environ soixante dont une quarantaine de femmes. Que va-t-on faire ? Où les conduira-t-on ? Brutalement les hommes sont séparés du reste du groupe, et poussés à part ; on se remet en marche et l'on parvient bientôt à une terre en jachère, à gauche du chemin de Romedenne. L'endroit forme éminence d'où la vue découvre ce dernier village et d'autres plus éloignés. Il est sept heures et demie du matin. Halte !

Un officier prussien arrive : d'un air détaché, il dit, en français, mais avec un fort accent allemand : « Vous méritez d'être fusillés tous ; une jeune fille de quinze ans a tiré sur un de nos chefs. Mais le Conseil de guerre a décidé que seuls les hommes seront fusillés ; les femmes resteront prisonnières. »

Un silence. Qu'est-ce que ça veut dire ? On ne va pas tuer là, de sang-froid, ces gens innocents ? Qui les accuse ? où est le jugement qui les condamne ? Les femmes, les premières, protestent. Marie Schmidt, qui sait quelques mots d'allemand et qui tient sa fillette cramponnée à sa jupe, demande grâce pour son mari. Les autres, l'imitant, réclament et s'insurgent. L'officier, très calme, examine le terrain, place ses soldats, aligne les dix-huit hommes qui vont mourir, à quelques pas du groupe de femmes que la réalité, trop évidente, affole. M^{lle} Aline Dierix regarde ; les condamnés sont maintenant debout au bord du chemin creux qui va de la grand-route vers le bas du village ; ils font des signes d'adieu, les uns de la main, les autres de leur casquette ou de leur chapeau. Elle voit le jeune Henri Jacques, qui a seize ans, et qui se serre contre un des prêtres, en clamant vers les bourreaux : « Ne me tuez pas, je suis trop jeune, je n'ai pas le courage de mourir ! » Elle entend, tout près d'elle, dans le groupe des femmes, la petite Marie Schmidt, qui, voyant les fusils s'abaisser et son père croiser les bras pour recevoir les balles, crie : « Pardon, papa, si je t'ai parfois fait de la peine ». Alors M^{lle} Dierix n'en peut supporter davantage, elle met ses deux mains sur ses yeux ; la fusillade éclate. Malgré cela, elle écarta les doigts et vit, au bord du chemin creux, deux corps qui s'agitaient, essayaient de se soulever, retombaient, pendant que les soldats du kaiser écrasaient, pour en finir, les têtes, à grands coups de crosse de fusils.

C'est dans le récit original de M^{lle} Aline Dierix que nous trouvons les éléments de ce bulletin de victoire. Ce récit, — admirable de simplicité, — a été communiqué par elle à M. Pierre Nothomb qui lui a donné place dans son volume récemment paru : *Les Barbares en Belgique*, — un livre qu'il faut lire, malgré l'horreur, malgré la colère et l'indignation que ces pages vengeresses susciteront, car tous les faits qui y sont rapportés, ont été soigneusement contrôlés et demeureront, malgré les démentis intéressés, indiscutables. Et voilà pourquoi je souhaitais qu'on n'oublie point, à Surice, quand le village renaîtra de ses ruines, d'y donner une place d'honneur aux lignes que je citais plus haut, exaltant la douceur, la piété, la compétence, la modestie, l'idéalisme des Boches et assurant que « partout où il passe, l'Allemand ne fait jamais que ce pourquoi il est là ». On y ajouterait même le mot de cet imbécile de professeur traitant récemment son kaiser de « *délices du genre humain* », que cela ne ferait pas mal sur le monument qu'on élèvera un jour au bord du chemin creux de Surice.

G. LENOTRE.

FRANCE-ITALIE

SOUVENIRS DES "ANNÉES TROUBLES"
(Suite).

Dans les discours qu'il avait prononcés au pied de la statue du héros des Mille et au banquet qui avait suivi l'inauguration du monument, M. Rouvier avait parlé en termes chaleureux de l'amitié nécessaire entre la France et l'Italie. Il avait associé tout notre pays à cette manifestation. « J'ai la conviction profonde, avait-il dit, que le sentiment qui nous groupe autour de cette statue trouve son écho dans la France entière... On croirait que Nice, aujourd'hui, ne renferme plus dans ses murs que les fils d'une même patrie ». Et, saisissant habilement l'occasion de répondre aux insinuations perfides qui, à la même heure et sous prétexte d'un incident suscité par des pèlerins français au Panthéon d'Agrippa, nous représentaient comme regrettant la disparition du pouvoir temporel du Pape, le ministre avait glorifié Garibaldi d'avoir fait de « l'Italie unifiée » et de « Rome-capitale » les « points culminants » de son épopée.

« La presse italienne, avait dit mon vieil ami Moneta, directeur du *Secolo*, s'emploiera à éteindre toute étincelle de discorde entre les deux pays latins », et Cavallotti, dans une superbe harangue, digne de Lamartine et que rappellent maintenant celles de d'Annunzio, s'était écrié : « Ecoutez ces voix... qu'elles viennent de Dijon ou de Solférino, elles parlent de fraternité ! »

M. Billot, prédécesseur de M. Barrère, note dans ses Souvenirs l'impression produite à Rome par toutes ces paroles. Elle ne fut pas moindre qu'à Paris. Si l'on se reporte aux comptes rendus des journaux de l'époque, on verra combien elle fut vive. Le gouvernement français leur avait donné, par la présence et par l'organe de l'un de ses principaux membres, toute l'autorité qu'elles devaient avoir.

Mais la Triple-Alliance et ses partisans

Voir N° du *Monde Illustré* du 29 Mai 1915.

DANS LE GOLFE DE CAPRI

UNE HIDEUSE TARE

Entre de hautes falaises de porphyre limitées par les promontoires de la Purta Tragara et Ventroso, la nature a creusé sur la côte méridionale de l'île un minuscule petit port de pêche, dominé par une mignonne chapelle.

C'est la *piccola marina* bien connue des milliers de touristes qui viennent excursionner tous les ans dans la perle du golfe de Naples.

Les rochers sont d'ocre rouge, la mer sur laquelle se balancent quelques barques multicolores est couleur d'émeraude. Les villas disséminées discrètement dans la falaise au milieu d'une frondaison d'oliviers, de figuiers, de citronniers ont des réminiscences antiques.

Et cependant !

Au centre de ce paysage archaïque qui fait penser au premier occupant de la douce Campanie, le touriste n'est pas peu surpris de voir se dresser tout à coup, en première place, bien en vue, le dominant de sa *Karure* maladroite, un polype, un champignon monstrueux qui fait là un peu l'effet d'un hippopotame dans un champ de roses, un château, d'un gothisme lourd et prétentieux avec tour quadrangulaire, meurtrières, barbacane, mâchicoulis, etc., etc. ; la propriété est entourée elle-même d'un mur crénelé.

Qui a fait édifier ce monument imbécile dans ce décor homérique ?

Eh parbleu oui, vous l'avez deviné, c'est un Allemand qui fut jadis le roi du canon, c'est F. Krupp qui en mourant l'a légué à sa fille.

Maurice MEYS.

étaient singulièrement tenaces, et, tandis que se multipliaient, des deux côtés des Alpes, les efforts des défenseurs de l'union latine, leurs adversaires, qui disposaient en Italie de la meilleure part de l'influence gouvernementale, travaillaient à renforcer l'œuvre néfaste de Bismarck. Il fallait une propagande de toutes les heures et l'action soutenue de notre diplomatie pour contrecarrer leurs mauvais desseins. De rares journaux italiens, en tête desquels le grand organe démocratique le *Secolo*, nous venaient en aide. Nous avions recours, en même temps, à la publicité des Revues étrangères les plus répandues. L'une d'elles, la *Saturday Review*, publia, sous la signature *Un homme d'Etat insulaire*, un article qui était destiné à établir l'identité des intérêts anglais, français et italiens, le rôle des trois puissances dans la formation de l'Italie contemporaine, et les dangers de la politique crispinienne. Il était admirablement documenté et on n'hésita pas à l'attribuer à Gladstone. M. Crispi crut devoir prendre la plume pour y répondre. Je puis bien dire aujourd'hui qu'il avait pour auteur Giacometti.

Ici je touche à une période où le secret professionnel, auquel je suis tenu puisque j'arrive aux années où je remplis dans différents postes les fonctions de ministre plénipotentiaire, ne me permet pas de dire ce que je n'ai su que par des documents confidentiels. De la fin de l'année 1891 au commencement de l'année 1898, les représentants du gouvernement français arrivèrent à conclure avec le gouvernement italien des conventions importantes. Ils furent secondés dans ce travail de rapprochement et d'apaisement par des hommes d'Etat dont les bonnes dispositions méritent d'être rappelées : M. Visconti Venosta, qui n'a cessé durant sa longue et belle carrière de se montrer l'ami de notre pays; le marquis di Rudini, qui comprit le besoin de ne pas lier trop étroitement à l'Allemagne et à l'Autriche la terre classique de la latinité; le duc de Sermoneta, M. Luzzatti, d'autres encore. Grâce à eux furent négociées les conventions italo-tunisiennes de 1897, qui substituèrent au régime de malentendus et d'antagonisme dont souffrait notre Protectorat de

l'Afrique du Nord le régime actuel à l'abri duquel il a pu se développer sans conflit avec la colonie considérable d'Italiens qui le peuple. Grâce à eux aussi fut négociée l'entente commerciale de 1898, également profitable aux deux nations que séparaient auparavant les âpretés d'une véritable guerre économique.

Mais c'est surtout de l'arrivée de M. Barrère à Rome (où il put mettre la dernière main à la conclusion de la convention commerciale) que datent l'amélioration constante de nos rapports avec le gouvernement du Quirinal et la confiance de plus en plus grande de l'opinion publique italienne dans l'amitié de la France. Aucune mission ne fut plus féconde que celle de notre ambassadeur actuel auprès du roi Victor-Emmanuel. Quels qu'aient été les ministres avec lesquels il ait eu à traiter, il a toujours su conquérir et conserver l'autorité qui appartient au représentant de la France. Et, même dans les circonstances les plus délicates, il a su obtenir les satisfactions qui répondaient aux intérêts des deux peuples et aux conditions de la paix européenne. On put le constater dans les discussions de la Conférence d'Algésiras.

S'il est trop tôt pour suivre l'histoire de cette période et attribuer à chacun la part de justice qui lui est due, on peut rappeler, du moins, les événements principaux qui ont marqué l'histoire de ces dix-sept dernières années : accords méditerranéens de 1902 — Voyages de M. Loubet à Rome et du roi d'Italie à Paris — Attitude toujours amicale du gouvernement italien dans le règlement des affaires marocaines — Refus de l'Italie de se laisser entraîner par l'Autriche et l'Allemagne à une guerre européenne à l'occasion de la guerre balkanique — Déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche le 24 mai 1915.

L'énumération de ces faits est suffisante, et leur portée se dégage avec assez d'éclat, pour qu'il soit inutile d'y ajouter des commentaires et de faire ressortir la distance qui les sépare des rêves de la diplomatie bismarckienne et des dangers qu'elle faisait craindre aux temps — à tout jamais passés — de sa puissance.

Stephen PICHON.



La villa-forteresse de M. Krupp, à Capri.

(Photo Meys.)



La ville et le fort de Sedd-ul-Bahr, tous deux détruits. A l'horizon, les cuirassés et la flotte de transport au mouillage.

Aux Dardanelles

Depuis tantôt trois mois que les escadres alliées ont entrepris de franchir les Détroits pour gagner le Bosphore et se rendre maîtresses de Constantinople, cette expédition rendue fort périlleuse, en raison des mines semées sur le passage des vaisseaux, et aussi à cause de la résistance désespérée des Turcs, a été interrompue, à différentes reprises, par le mauvais temps, mais énergiquement poursuivie, à la première éclaircie, malgré tous les efforts de l'ennemi pour en retarder le succès, ou du moins, pour le faire acheter le plus cher possible aux envahisseurs. On se souvient du premier tribut de nos flottes, avec la perte du *Bouvet*, coulé par suite d'une explosion de mine, et avec les sérieuses avaries causées au *Gaulois*, par le feu intense de l'ennemi. Au cours de la même néfaste journée (18 mars), deux cuirassés anglais: *L'Océan* et *L'Irrésistible* ont subi le même sort que le *Bouvet*. Pour pénibles qu'elles aient été, ces pertes n'ont point arrêté le cours des opérations navales. Depuis lors, nous avons toujours « progressé » selon la formule, désormais classique, adoptée par les communiqués, et les résultats péremptoires du bombardement des forts par les alliés ont été soulignés par le débarquement du corps expéditionnaire anglo-français, venant coopérer à l'attaque des Dardanelles. Ce débarquement, protégé par la flotte, a commencé avant le lever du soleil (26 avril), sur plusieurs points de la presqu'île de Gallipoli, et en dépit d'une opposition véhé-



Au camp de Sedd-ul-Bahr : préparation des fils de fer barbelés et des réseaux pour les tranchées de première ligne.

mente de l'ennemi, solidement retranché, il s'est effectué de la façon la plus satisfaisante.

Nos troupes se sont établies transversalement à l'extrémité de la presqu'île. Les Turcs occupaient le village et la position de Sedd-ul-Bahr qui constituait un véritable labyrinthe de ca-

vernes, de ruines, de tranchées, d'excavations et d'obstacles en fils de fer barbelés. Avec le concours des canons de la flotte, les Anglais enlevèrent la position d'assaut par une vigoureuse attaque de front. Avant la fin de l'après-midi, Sedd-ul-Bahr était entre nos mains



Aux environs de Sedd-ul-Bahr. — Lignes de tranchées turques renforcées d'obusiers, qui défendaient la côte.

et notre situation à cette extrémité de la presqu'île était ainsi définitivement assurée.

Un témoin des combats qui se livrent dans ces parages a affirmé qu'ils sont sans précédent dans l'histoire.

La péninsule de Gallipoli est transformée en un véritable enfer. La mer est agitée comme par une perpétuelle tempête et l'air rempli du vacarme formidable des détonations incessantes. Les Turcs subissent des pertes formidables ; les obus de la flotte ont fait sauter des tranchées entières avec leurs soldats. Les Allemands qui les ont si mal conseillés en les gagnant à leur cause, ont subi à leurs côtés de sérieux dommages. Quarante-trois officiers et six cents marins, tel serait jusqu'à ce jour le bilan de

leurs pertes dans cette sanglante expédition. Cependant, les opérations des alliés continuent méthodiquement, et avec une prudence commandée par tous les obstacles grâce auxquels on s'efforce de les ralentir. Mais rien ne nous découragera, car lorsque le parti a été pris d'entreprendre cette expédition que beaucoup considéraient comme impraticable, on était d'ores et déjà préparé à tous ses risques. Aux dernières nouvelles, le "Triumph" et le "Majestic", deux vaisseaux anglais, ont été torpillés ; mais en coulant un transport de munitions dans le port même de Constantinople, un sous-marin britannique prenait, le jour même, une brillante revanche de ce dommage que d'autres succès vont sous peu compenser.



Dans un cimetière arabe : un trou d'obus où trois de nos soldats tiennent à l'aise. Dans le chemin, à gauche, un blessé sur une civière.



Ce que le bombardement des Alliés a fait du village de Sedd-ul-Bahr, tout voisin du fort qui a été complètement anéanti.

LA VIE MILITAIRE

LA SITUATION DES ARMÉES

Excepté en Flandre et en Artois, où s'est concentré tout l'effort, la semaine du 22 au 29 mai n'a vu sur le front occidental que des opérations accessoires. Au nord d'Ypres, l'initiative des combats a toujours été du côté de l'ennemi. Il n'y a pas prononcé moins de sept offensives très énergiques, dont certaines avec le concours des gaz asphyxiants. Elles se sont portées surtout vers Steenstraete, dans l'espoir de reprendre pied sur la rive gauche du canal. Partout repoussés, les Allemands ont éprouvé de lourdes pertes. Dans le secteur au sud d'Ypres, jusqu'à La Bassée, ce sont les troupes britanniques qui ont agi offensivement, et presque toujours avec un succès marqué, en dépit de violentes contre-attaques.

Nos opérations en Artois ont été poursuivies avec un plein succès. Cette semaine nous a rendus entièrement maîtres du massif de Notre-Dame-de-Lorette et d'Ablain-Saint-Nazaire. Neuville-Saint-Vaast ne compte plus, à l'heure où j'écris, que quelques maisons dont les Allemands n'aient pas encore été chassés. Nous avançons vers le bord du mouvement de terrain dominant Vimy. Mais la lutte est dure ! L'artillerie allemande du village d'Angres nous a fort gênés à Notre-Dame-de-Lorette. Aussi, la principale opération s'est-elle dirigée depuis contre ce village. Nos troupes, avec un entrain admirable, ont enlevé dans sa direction les lignes successives de tranchées, et les réduits organisés comme de véritables forteresses. Nous avons fait beaucoup de prisonniers pris des canons, des mitrailleuses, un matériel considérable. Le nombre seul des contre-attaques allemandes, et on en a compté plus de vingt en huit jours sur le front d'Angres à Neuville, suffit à donner une idée de l'acharnement avec lequel ce terrain est disputé. Nous n'avons à constater aucun échec pour nous, si minime soit-il.

Sur le front oriental, malgré de terribles engagements, la situation a peu varié. Les Russes ont refoulé les Allemands au nord de la Vistule, au delà d'Opatow. Les forces qu'ils ont dans l'angle que forme le confluent de la Vistule et du San servent à maintenir l'union entre le front d'Opatow et celui de Przemysl. Le recul de l'ennemi au Nord peut devenir tel qu'il déciderait de la retraite, ou tout au moins d'un changement de front où l'ennemi replierait sa gauche très sensiblement ; aussi les Allemands ont-ils envoyé dans ce secteur, vers le massif de Lyssa-Gora, des renforts considérables. La ligne du San ne détermine plus les fronts de bataille. Les Allemands l'ont franchie au nord et au sud de Przemysl sur divers points, tandis que sur d'autres les Russes tiennent les deux rives. La bataille est furieuse au sud de Przemysl, dans une partie où il n'existe guère de lignes naturelles, entre la place et les marais du Dniester. Aux dernières nouvelles du 29 mai, les Russes ont l'avantage, mais il n'y a pas encore de décision.

En somme l'offensive très puissante

des Austro-Allemands, qui depuis la Dunajec et la Biala a obligé les Russes à un recul rapide, ne progresse plus depuis une dizaine de jours. De part et d'autre, tout est affaire d'arrivée en temps utile de renforts et surtout de munitions, dont il est fait une consommation effroyable. Dans ces conditions, il n'est pas possible de prévoir quelle sera l'issue de la crise.

Le grand événement de la semaine est l'intervention de l'Italie. Les mesures prises dès la première heure avec une décision et une rapidité d'exécution remarquables, montrent que les circonstances d'une guerre avec l'Autriche sont étudiées depuis longtemps par l'État-major italien.

Le théâtre de la guerre, contrée classique des opérations militaires à toutes les époques de l'histoire, est des plus intéressants. Il comprend deux parties nettement tranchées : au nord, les Alpes ; au sud, la plaine du Pô, sans transition. La grande surface du massif alpin appartient à l'ennemi, qui peut y concentrer ses forces sous la protection des détachements barrant les vallées (qui toutes descendent vers la plaine du Pô, du nord au sud) jusqu'au jour où il mettra ses colonnes en mouvement vers le point d'attaque choisi.

Pour les Italiens, les affluents de gauche du Pô sont autant de lignes de défense contre un ennemi venant de l'Est, de la Carniole, et marchant par la plaine sur Milan et Turin. L'armée italienne peut les occuper successivement ; elle peut aussi prendre une position de flanc sur la rive droite du Pô, avec tête de pont sur la rive gauche, comme nous l'avons fait au début de la campagne de 1859, à Casale et Alexandrie, pour tomber sur le flanc gauche des Autrichiens passant le Tessin et marchant sur Turin. Mais toutes ces lignes défensives qui descendent des Alpes sont naturellement tournées, si l'ennemi vient du nord, des Alpes mêmes, et les prend dans leur longueur au lieu de se présenter parallèlement. Il faut donc que les dispositions de l'armée italienne soient faites en prévision de cette éventualité, qui dans le cas actuel est la plus probable.

Jusqu'au massif de l'Ortler, la neutralité suisse garantit la frontière italienne. Mais de là jusqu'à l'est, elle est attaquable. La première route d'invasion est celle du Stelvio, qui par la Valteline conduit au lac de Côme et à Milan ; la seconde est celle du Tonale, entre l'Ortler et l'Adamello, qui par le val Canonica mène au lac d'Iseo et sur la ligne Milan-Brescia.

A l'est de l'Adamello, le Trentin s'avance en promontoire vers le sud, jusque sur les deux rives du lac de Garde. De Trente viennent plusieurs routes : celle du val Giudicaria, celles des deux rives du lac de Garde, celle de l'Adige. Elles débouchent de Brescia à Vérone. Enfin, du Trentin en descendant la Brenta, plus à l'est, l'ennemi prendrait à revers une armée italienne opérant dans le Frioul ou vers la Carniole. La direction est moins pénétrante que les premières, mais elle prend à revers les défenses du Tagliamento, de la Piave et de la Brenta, pour déboucher seulement devant celles de l'Adige.

Au premier aspect, la situation géographique semble donc défavorable à l'Italie. Mais, il y a autre chose à considérer : l'armée ennemie pénétrant par les voies des Alpes sépare forcément ses colonnes les unes des autres par des obstacles à peu près infranchissables. Elles peuvent être battues séparément, comme elles l'ont été par Bonaparte à Rivoli en 1797, par une armée concentrée pour les recevoir au débouché. Les conditions introduites aujourd'hui par les chemins de fer sont contre elles : entre l'Ortler et Tarois, où passe la ligne d'Udine à Klagenfurt, une seule voie ferrée mène d'Italie en Autriche, celle du Trentin, par Vérone, Trente, Bozen et Innsbruck. Elle a un embranchement de Trente sur Bassano, facile à supprimer. Pour une grande armée venant du nord, c'est peu.

Tandis que la plaine du Pô est sillonnée par un réseau de chemins de fer tellement dense, qu'il est superflu d'en présenter l'étude. Il permet tous les mouvements de l'est à l'ouest, ou du nord au sud, ou diagonalement. Il se prête à toutes les combinaisons pour transporter très vite des forces d'un point à un autre. C'est là un avantage capital, pour la défense d'abord, et aussi pour l'offensive italienne. Enfin, ce réseau projette dans les hautes vallées des Alpes de nombreux embranchements, qui, sans passer la frontière, sans joindre le réseau ennemi, desservent admirablement tous les secteurs du front alpin. Il faut remarquer que si le Trentin forme un bastion avancé sur le lac de Garde, un bastion menaçant, il est aussi un bastion menacé. L'ennemi peut y être tourné des deux côtés et saisi comme dans un étai.

On le voit donc, c'est un théâtre d'opération qui permet les combinaisons les plus variées.

Une offensive italienne vers le nord ne mène qu'à faire la guerre dans les épaisses montagnes du Tyrol, sur 200 kilomètres, depuis le lac de Garde jusqu'à la Bavière.

L'ennemi peut s'y défendre pied à pied.

Une offensive vers l'est rencontre encore des terrains montagneux, mais incomparablement moins difficiles ; elle en sort assez vite sur Laybach et la vallée de la Save.

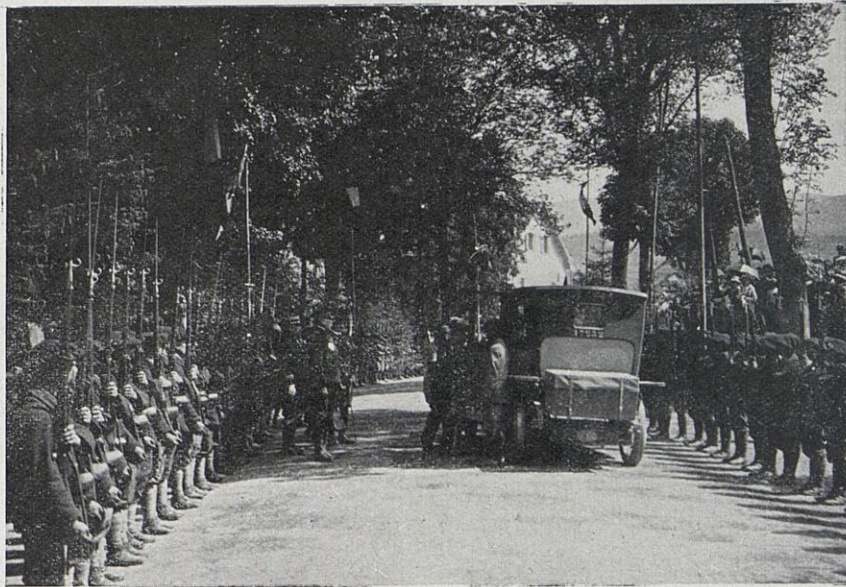
Mais on voit que cette offensive, pour n'être pas prise à revers, doit se combiner avec une défensive inébranlable sur les Alpes, ou mieux encore, avec une offensive limitée au Trentin et aux régions voisines.



Soldats d'infanterie italienne, équipés en guerre, se rendant à la gare pour être dirigés vers la frontière.

Général BERTHAUT.

LES VOYAGES DU PRÉSIDENT ET DU GÉNÉRALISSIME



LE VOYAGE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DANS LES VOSGES

Le Président de retour d'une excursion dans la montagne, regagne le village où il a laissé sa voiture.

Le Président quitte l'état-major de la brigade qui lui a fait un respectueux accueil et continue sa route.



Dans un village, voisin de

, le généralissime Joffre, venu en automobile, avec ses officiers d'ordonnance, décore quelques braves qui se sont glorieusement signalés dans les derniers combats.



LE MOULIN DE DIXMUDE
 PENDANT LA DERNIÈRE CANONNADE
Croquis d'après nature par L. HUYGENS (Mai 1915)

A L'ARRIÈRE DE LA LIGNE DE FEU

Tandis que les correspondances trouvées sur des soldats ennemis prisonniers révèlent, depuis longtemps déjà, le découragement le plus profond et la dépression morale la plus significative, les lettres de nos vaillants soldats français, témoignent, toutes, de leur patience à toute épreuve et d'une confiance inaltérable dans la victoire qui leur permet de conserver cette bonne humeur inhérente à la race et dont le bon vieux rire gaulois reste le réconfortant symbole.

Oui, même au plus fort du danger, elle ne les abandonne pas, et à la moindre accalmie, elle prend prétexte de toutes les circonstances pour se manifester.

L'on en peut juger par les illustrations que nous donnons aujourd'hui, et qui montrent nos braves combattants au



La pluie, la boue ont maculé nos canons. Coquettement, les artilleurs font la toilette du cher 75.

repos, et déployant leur ingéniosité en s'acquittant des travaux les plus divers. A vrai dire, tous les corps de métier ayant été mobilisés, on n'est qu'à moitié surpris de retrouver sous l'uniforme d'actifs ouvriers voire d'habiles artistes qui utilisent leurs rares loisirs à confectionner les objets les plus divers.

Qui de nous n'a admiré ces jolies bagues, faites avec des projectiles ennemis ; ces porte-plumes ou porte-crayon, établis avec des balles ramassées sur le champ de bataille ? Et que d'autres amusants bibelots, dont les organisateurs de l'Exposition des jouets de France ont eu l'heureuse idée de grouper les principaux spécimens pour le plus vif intérêt des visiteurs.

Mais pour revenir aux tranchées et à leurs entours, vers lesquels toutes les pensées s'en-



Le paysage n'est guère riant. Les obus de 220 ont terriblement endommagé les arbres qui paraient le site.



Les monuments, eux aussi, ont beaucoup souffert. De cette pauvre église de Ch..., il ne reste que les trois murs.



Dans le village on voit encore les barricades qui séparaient la bourgade en deux, alors que nos soldats en occupaient une partie tandis que l'ennemi tenait l'autre.



Tout cela n'entame pas la belle humeur de nos troupiers et, gaiement, paré d'un superbe gibus trouvé au milieu des décombres, le maréchal-ferrant procède soigneusement à sa besogne.



Après avoir brillé dans les combats, nos braves soldats excellent dans les travaux du ménage. Ils savent manier admirablement la machine à coudre, ainsi que le prouve cet exemple.

volent à l'heure actuelle, admirons avec quelle conscience ce tailleur sans établi rapièce une culotte endommagée ; comment cet autre fait manœuvrer prestement la machine à coudre ; comment d'autres camarades s'acquittent allègrement des soins de l'approvisionnement de la compagnie.

Et tout cela s'accomplit le plus joyeusement du monde ; je n'en voudrais pour preuve que ce maréchal-ferrant fantaisiste lequel, pour accomplir sa besogne, a imaginé d'orner son chef d'un vieux haut-de-forme déniché Dieu sait où. Croyez qu'il en est très fier et qu'il en prend prétexte pour lancer des « lazzi » sans banalité, pour



Leur pantalon a-t-il quelque accroc ? Vite, ils le réparent comme une stoppeuse de profession.

la plus grande joie des auditeurs à sa portée. Quel zèle apportent ces artilleurs au nettoyage des canons ! Ils les soignent, dirait-on, avec des attentions particulières, ainsi qu'un cavalier soigne son cheval de combat.

Après tous ces travaux divers, on goûtera mieux le repos dans l'abri de rencontre qui est encore l'ouvrage des soldats. Aussi avec quelle industrie ils l'aménagent et que de confort, relatif certes, mais néanmoins fort appréciable, dans ces installations de fortune !

La vie « à l'arrière du front » abonde, on le voit en aspects pittoresques, et nos lecteurs nous sauront gré de leur en avoir fourni un aperçu.



Et puis nos vaillants troupiers vont au village voisin « faire le marché ». Ces expéditions divertissent fort ceux qui y sont associés. — N.B. On ne fait jamais danser l'anse du panier.

DANS LE TRENTIN -- LES DOLOMITES

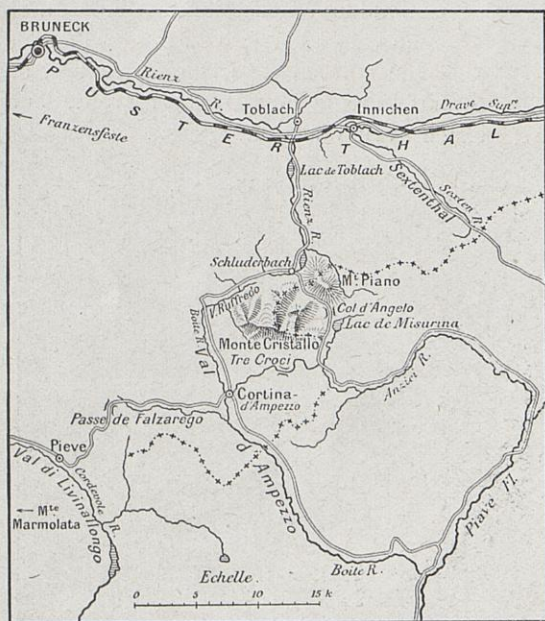
Venant d'Innsprück par le Brenner; puis à partir de Franzenfeste par la ligne du Pusterthal, c'était un soir d'une journée chaude. Je vis cette large vallée remplie d'une douce lumière qui bientôt allait mourir. Du paysage se dégageait une impression de paix profonde que donnent les montagnes.

Aujourd'hui, c'est la guerre. Demain, de sa voix formidable elle réveillera les échos de ce Trentin réclamé par l'Italie comme une partie de sa chair.

La région comprise entre le Pusterthal, qui s'étend de l'ouest à l'est en dessinant une courbe légère ouverte vers le nord, — et le Val d'Ampezzo, qui dans une direction presque perpendiculaire à celle du premier développe ses versants du nord au sud, sud-est — est d'une importance stratégique de premier ordre.

C'est aussi la perle du Tyrol. Elle brille de l'éclat de ses pics dolomitiques

Au centre du Pusterthal, Toblach. C'est un village. Il sème ses maisons au pied du Toblacher Pjannhorn qui, du haut de 2.700 mètres, couvre la région de son ombre. Sur l'une des deux pentes, dont Toblach constitue le culmen, les eaux de la Rienz par des courbes nombreuses courent bien vite vers l'ouest. Elles bordent d'une ligne mouvante, que frange l'écume de ses eaux emportées, une partie de cette ligne stratégique de grande importance qui réunit, de l'ouest à l'est, Franzenfeste à Lienz. L'autre partie de la voie ferrée qui descend vers les Alpes Carniques est bordée par la Drave supérieure, dont la source n'est qu'un mince filet d'eau. Elle passe à l'entrée du Villgratenthal. La masse grise d'un château fort à Heimfels domine cette petite vallée. Toujours plus à l'est nous traversons le défilé de Lienz.



Un coin du Trentin.

En 1809, les Tyroliens s'illustrèrent dans cette passe et se montrèrent des soldats redoutables!

Vers cette vallée principale d'autres se dirigent en dessinant des courbes gracieuses. Ces vallées latérales dont les coteaux sont couverts de forêts ne sont pas sans importance stratégique. En effet, en admettant une poussée italienne victorieuse dans le Pusterthal, en tournant les Alpes Carniques, ces vallées latérales devraient être soigneusement fouillées par des patrouilles de cavalerie.

Ainsi, un avenir prochain réserve à ces



Le site de Monte-Cristallo.

forêts, toison des hauts côteaux, d'être le théâtre de combats de cavalerie qui feront revivre des épisodes d'épopée.

Un matin, très tôt, nous partons de Toblach. Le but de notre course est Cortina, centre stratégique du Val d'Ampezzo. Pour nous y rendre il y a 14 kilomètres environ jusqu'à Schluderbach. Puis, de là, encore six heures de marche, si nous ne voulons pas trop presser le pas.

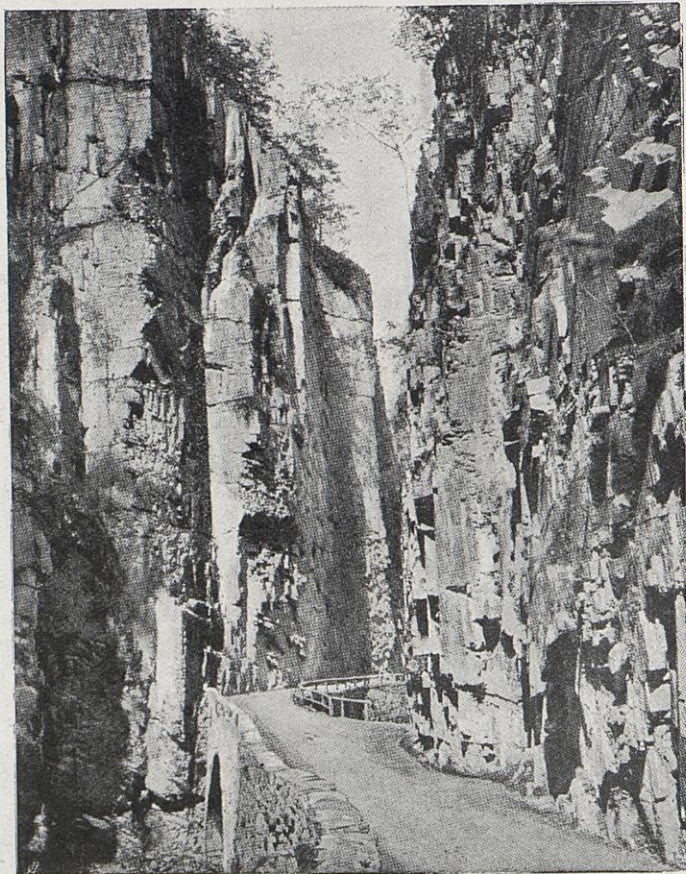
Nous montons dans une bonne voiture qui nous mènera à Schluderbach. La route quitte bientôt le Pusterthal. Elle s'engage dans la vallée de Landro. Une belle route bordée de grands pins, très élevés. La silhouette de ce chemin rappelle les routes tracées dans la vaste région qui s'étend sur les premiers contreforts des Rocheuses. Bientôt même la ressemblance deviendra frappante, quand dans le léger brouillard du matin nous pourrions apercevoir les pics qui s'élancent vers le ciel. Là-bas aussi, dans cette partie du Dominion, si riche en émotions sportives, les Rocheuses se laissent ainsi deviner avant la montée de l'astre dans le ciel. De grandes écharpes de brouillard, là comme ici, déroulent leurs plis légers autour du chef des sommets.

Maintenant, nous remontons la Rienz dont un élargissement forme le tout petit lac de Toblach, qui roule ses eaux rapides dans le Höhlensteinthal. Un affluent de la rivière, la Rienz noire. Par des cascades elle descend du Tre Cime

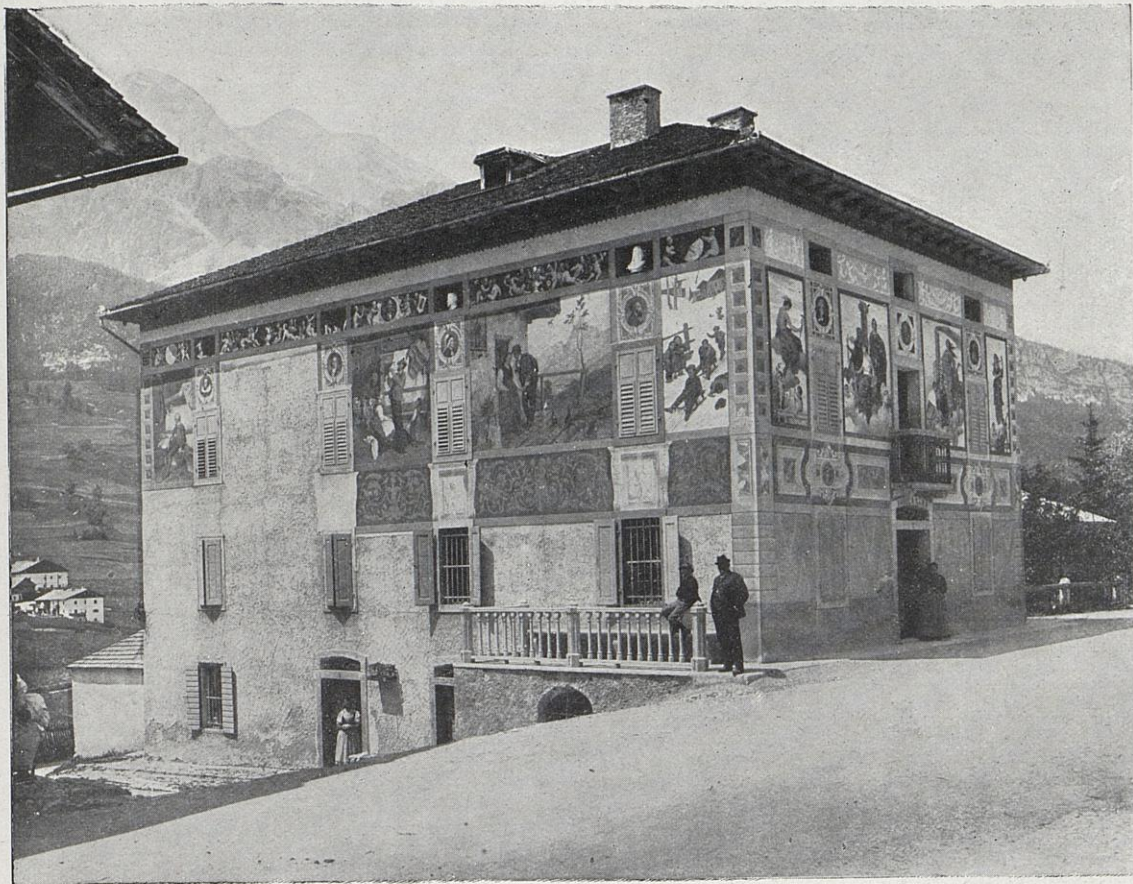
di Lavaredo qui a plus de 3.000 mètres d'altitude.

Maintenant, commencent à se montrer dans leur splendeur les monts dolomitiques. Ils sont nombreux. Les nommer tous serait fastidieux. C'est le Monte Cristallo qui produit aussitôt la plus forte impression.

Arrivés à Schluderbach nous laissons notre équipage. Il ira nous attendre de l'autre côté de la passe de Tre Croci.



La route des Dolomites.



Une villa à Cortina (Vallée d'Ampezzo).

Nous quittons la Rienz et nous prenons la direction du nord-est. Une montée lente.

Bientôt, nous quittons l'Autriche. Nous passons la frontière italienne en entrant dans les forêts de pins du Val Popena bassa. Arrivés au col de Sant'Angelo, à 1.850 mètres, nous faisons route pour Tre Croci.

Au détour du chemin muletier que nous suivons, subitement apparaissent deux grandes topazes. Ce sont deux lacs. Le Vantormo,

puis le Misurina. Ces deux joyaux sont sertis de pics. De grands seigneurs aux beaux noms. La Marmolata, l'Anteleo, vers le sud. A l'est, les cimes Cadini.

Nous suivons, maintenant, un sentier qui zig-zague à travers les alpages. Nous rentrons en forêt et gagnons la passe Tre Croci.

Ici c'est un paradis pour les yeux. La Tofana, la Marmolata coiffées de neiges éblouissantes. Toute cette masse domine la plaine vénitienne.

A travers l'espace peuvent communier toutes les splendeurs. Celle des Dolomites qui fait face au loin dans l'infini à la lagune que domine Venise.

Au loin le Cristallo. Belle montagne, aussi fascinante à contempler que la plus belle des femmes. Beauté lointaine qui attire.

Nous descendons à Cortina, c'est un gros village avec de jolies fontaines et comme Toblach, le centre d'une vallée très importante pour la défense du Tyrol.

Là, l'hiver, les patrouilles de skieurs s'entraînent poussant des pointes très haut et par les cols dangereux. C'est ici le théâtre discret de promesses accomplies loin des yeux, mais qui à Chamonix ou à Pontresina feraient, l'hiver, l'admiration des sportsmen élégants.

En suivant le Boite qui coule vers le sud-est, en une heure et demie on arrive de nouveau à la frontière italienne.

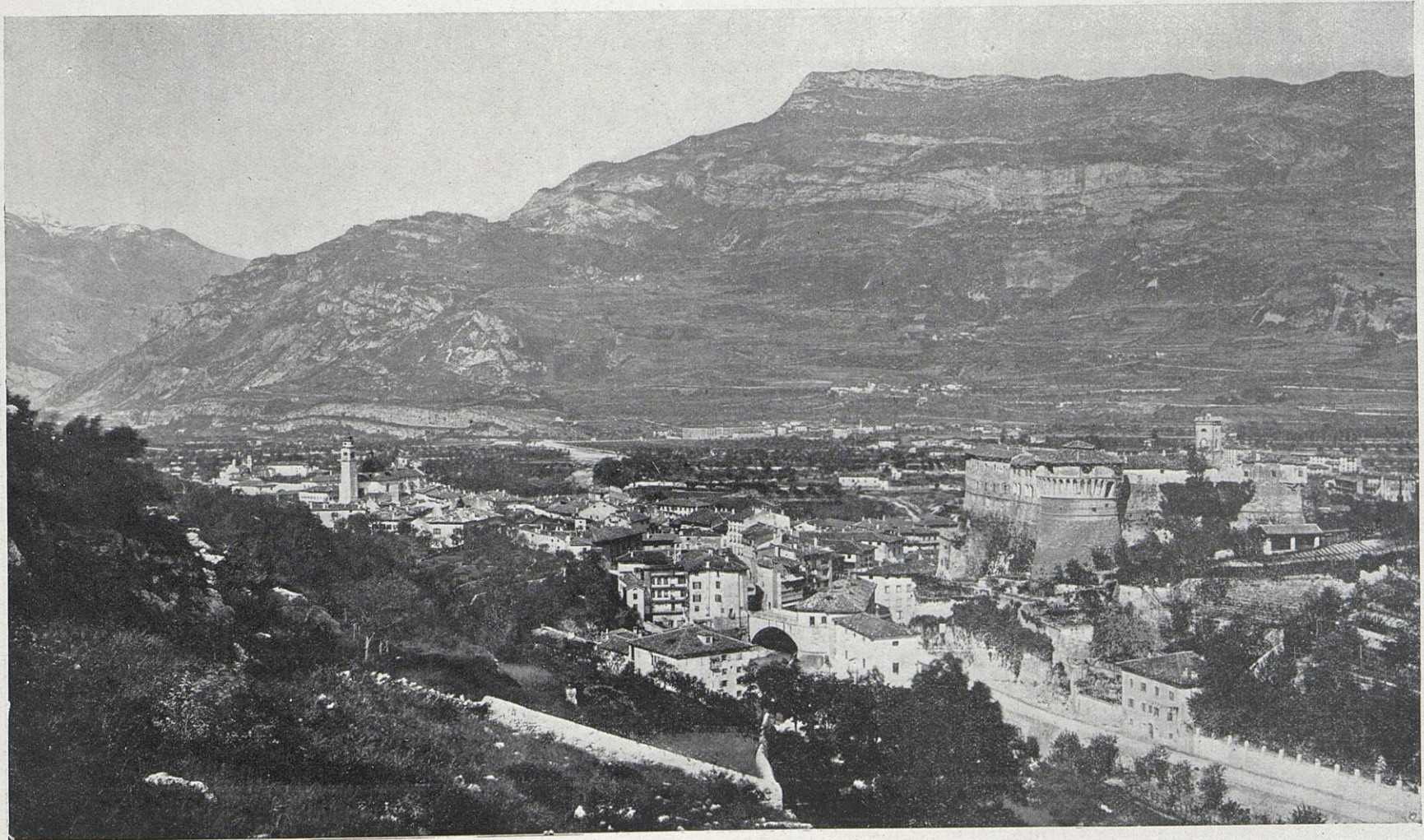
Retournant dans la direction du Pusterthal, nous passons le Ponte Felizon, puis une jolie passerelle, sonore sous le pied des chevaux. Par de grands lacets que bordent en contre-bas les méandres du Boite, nous montons en corniche dans la gorge du Felizon. Bientôt, voici la Rienz qui nous suit en murmurant jusqu'à Toblach.

A quoi songent-elles, pensives sur le pas de leurs portes, perchées là haut les pauvres italiennes du Trentin? Leurs maris et leurs fils ont été envoyés contre la Russie. C'est un nouveau crime autrichien, puisqu'ainsi François-Joseph viole ce pacte solennel qui l'obligeait à laisser les Tyroliens servir militairement dans leurs seules montagnes.

« Le Crépuscule expire et les étoiles blanches commencent en tremblant à poindre dans les branches ».

Ah ! la guerre va mouiller de bien des pleurs les beaux yeux des femmes de là-bas. Leurs larmes sont la rosée qui brille au bord des fleurs que tant d'héroïsme fait éclore.

Charles STIÉNON.



Vue générale de Toblach.

LES NOUVEAUX CHAMPIONS DE LA CIVILISATION



Les torpilleurs de la défense mobile, dans le port de Venise, devant St-Georges-Majeur.

(Photo de M. M. Meys.)



Ceux qui demain partiront pour les cols du Trentin : un détachement de soldats italiens dans le Palais des Doges.

(Photo de M. Meys.)

NOS AVIATEURS DESCENDENT UN ALBATROS



L'Albatros est venu se briser sur le sol, après une chute verticale de 2,000 mètres.



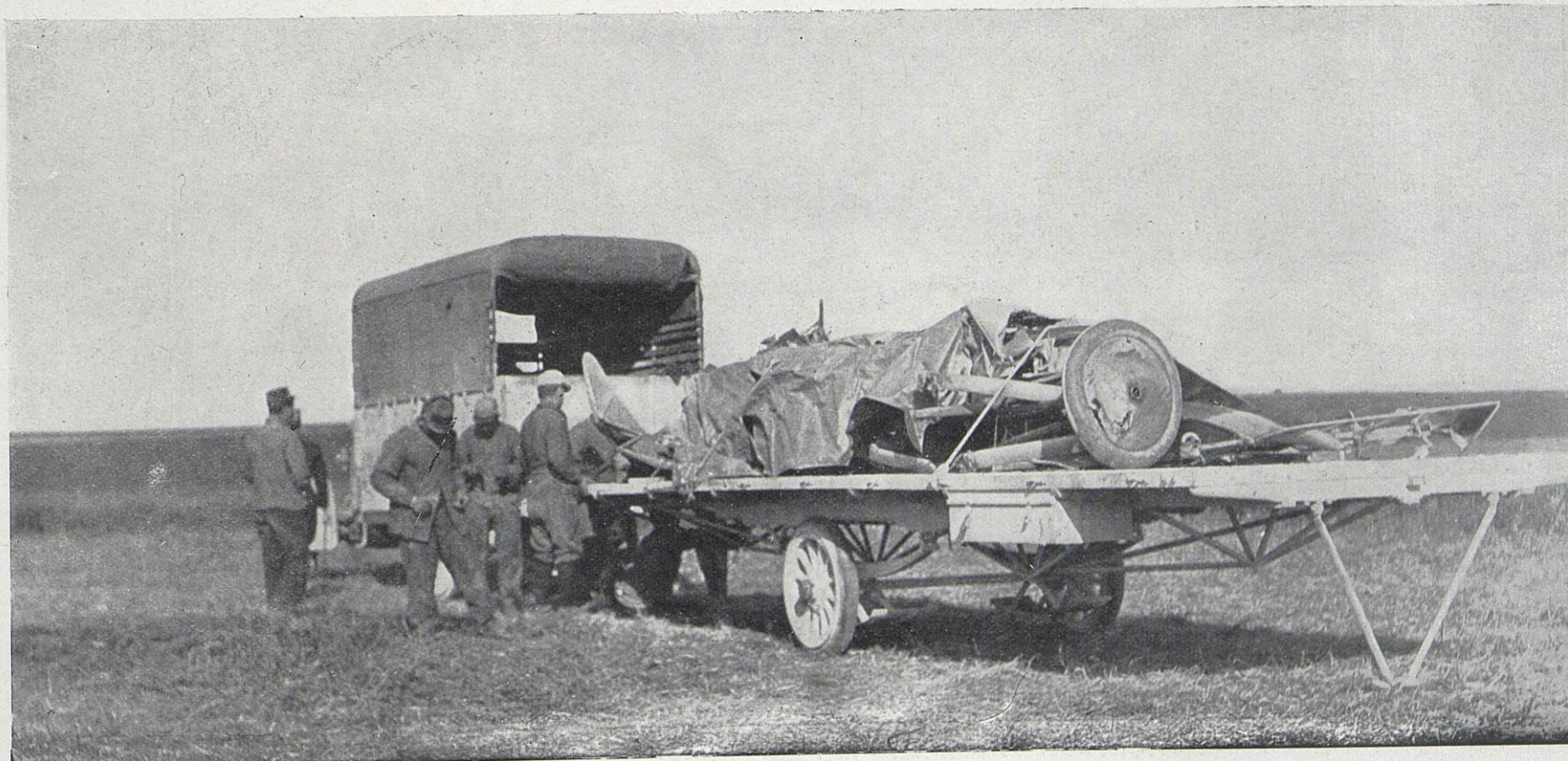
Un de nos chasseurs essaie de dégager l'observateur — M. Von Bulow — pris sous le moteur.



Les deux brillants aviateurs de l'escadrille de chasse M. S. 12, qui ont abattu l'oiseau ennemi.



Le pilote, au moment de l'effondrement final, avait été projeté assez loin sur le sol.



Un chariot emmène les restes de l'appareil allemand, descendu au moment où, venant de Laon, il se dirigeait vers Paris. Dans sa baignoire on retrouva dix grosses bombes et une quarantaine de grenades.



L'AMBULANCE DE L'ISLE-ADAM, A L'HOTEL LUTETIA

Pendant des années, une femme de grand cœur et de haute intelligence, M^{me} Ed. Desfossés, a groupé autour d'elle toutes les bonnes volontés, fait appel à tous les dévouements, afin d'organiser un hôpital auxiliaire à l'Isle-Adam, où l'on pourrait soigner 50 blessés pendant trois ou quatre mois. Vint la guerre.

Brusquement, il fallut évacuer l'Isle-Adam; l'on eut le bonheur de trouver à l'hôtel Lutetia un local si beau, si aéré, offert de si bon cœur que l'on voulut s'agrandir; on organisa tout pour recevoir des grands blessés, ce qui

signifie de lourdes dépenses, de grandes opérations, des amputations.

Et cela dure depuis sept mois; dans la salle des fêtes de Lutetia, plus de 100 blessés ont passé; des infirmières volontaires, venues de tous les rangs de la société, ont apporté à les soigner même dévouement, et ont fait assaut de générosité.

Maintenant, le Comité de l'hôpital fait appel aux amis inconnus qui seraient désireux de participer à son œuvre de dévouement.

Il demande que l'on promette de lui verser

un franc par jour, pendant la durée de la guerre, trente francs par mois. La formule est simple, claire. Si 200 personnes répondent à cet appel, elles permettront d'assurer chaque jour, à 70 grands blessés la nourriture succulente, les soins délicats, et aussi maintes gâteries.

Les lecteurs du *Monde Illustré*, désireux de participer au maintien de cette œuvre excellente, voudront bien adresser leur adhésion aux bureaux du journal, 13, quai Voltaire; à l'avance, nous les remercions de cette preuve nouvelle de leur générosité patriotique.

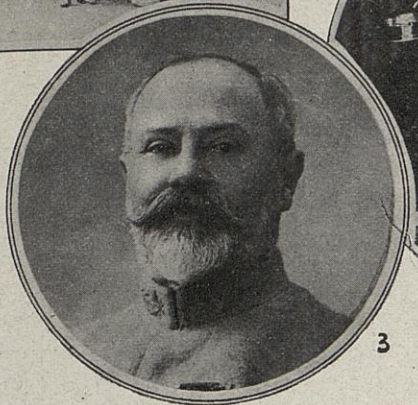
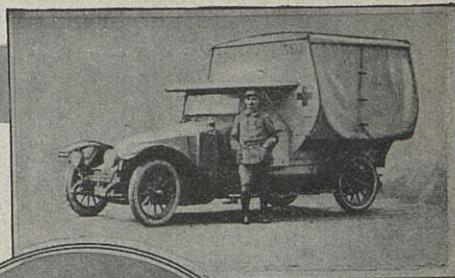
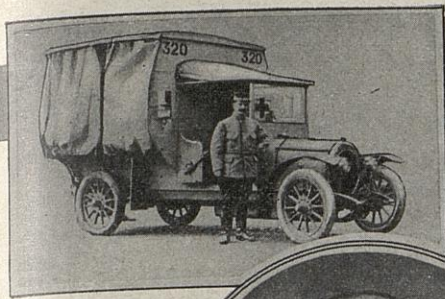


Le colonel d'Osnobichine, attaché militaire adjoint de Russie et Directeur de l'Ambulance russe aux armées françaises, sous l'auguste patronage de S. M. L'Impératrice Alexandra Feodorovna de Russie, et M. de Goloubew, un des délégués de cette ambulance, allant visiter l'un des secteurs de leurs formations sanitaires, se sont arrêtés un moment devant la Cathédrale de Reims et ont bien voulu permettre à notre correspondant particulier de prendre un cliché pour le *Monde Illustré*.

Le SERVICE de SANTÉ de la 18^e RÉGION

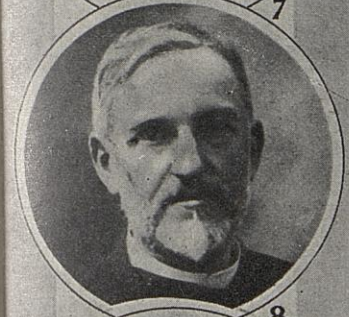
DIRECTION

DIRECTION



M. le Médecin Inspecteur CLARAC

Directeur du Service de Santé.



10

Le service de Santé de la 18^e région, un des plus importants du pays tant par son étendue que par la diversité de ses grands services de spécialités, fonctionne sous la direction d'un praticien de très haute valeur, M. le médecin-inspecteur CLARAC (1).

Il est assisté de MM. BONNERIE, directeur adjoint ; SALESSES (2), médecin chef de la Place ; COINDREAU, médecin major de 1^{re} classe ; LAPARA (4), officier d'administration de 1^{re} classe.

Cette région ne compte pas moins de quatre cents hôpitaux militaires, complémentaires, auxiliaires et bénévoles contenant près de quarante mille lits avec un personnel de six cents médecins et dix mille infirmiers. Elle est de plus particulièrement dotée de stations thermales et balnéaires, aussi commence-t-elle à recevoir de tous côtés les convalescents auxquels sont ordonnés le traitement des eaux et le séjour bienfaisant de la montagne et des bords de la mer.

Bordeaux centre de la région réunit les services spéciaux suivants :

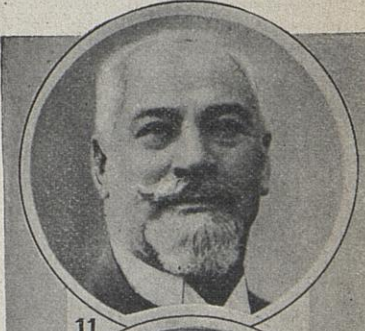
Assainissement, Docteur MAURIAC (5) ; *Bactériologie*, Docteur FERRÉ (6) ; *Electrothérapie-Radiologie*, Professeur BERGONIÉ (12) ; *Dermatologie*, Professeur DUBREUILH (8) ; *Neurologie*, Doyen honoraire PITRE, Professeur TESTUT (13) ; *Ophthalmologie*, Professeur LAGRANGE (9) ; *Orthopédie*, Docteur GOURDON ; *Otorhinolaryngologie*, Professeur MOURE (11) ; *Physiothérapie*, Doyen SIGALAS (7) ; *Psychiatrie*, Professeur RÉGIS (15) ; *Stomatologie*, Professeur CAVALIÉ (16) ; *Urologie*, Professeur POUSSON (10).

La citation de ces personnalités ne doit pas en faire oublier d'autres, grands médecins et chirurgiens émérites, qui font l'honneur du corps médical, je veux parler de MM. BEGOUIN, DENUCÉ, LACOUTURE, MARTIN du MAGNY (3), MOUSSOUS, OUI, PRINCETEAU, VENOT, VILLAR, etc., etc..., qui tous les jours prodiguent leurs soins à nos héroïques blessés.

Un mot en terminant pour très justement féliciter M. le Médecin Principal MEDIEUX (14) qui dirige l'évacuation des blessés avec un soin tout particulier ; ce service est assuré par des ambulances de son invention, d'un type si bien compris et si pratique qu'il a déjà été adopté dans plusieurs villes.

L. C.

Les photographies de ces deux pages sortent des ateliers de MM. PANAJOL FRÈRES.



16

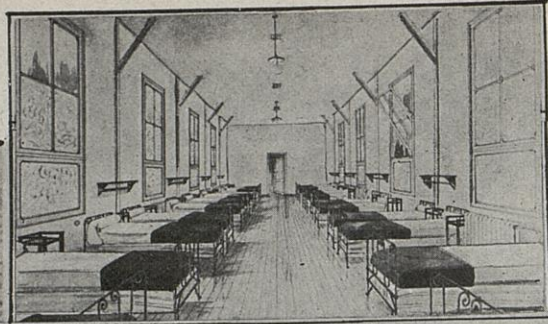


Hôpital Militaire Saint-Nicolas. — M. le Médecin Principal SALESSES, Médecin-Chef.

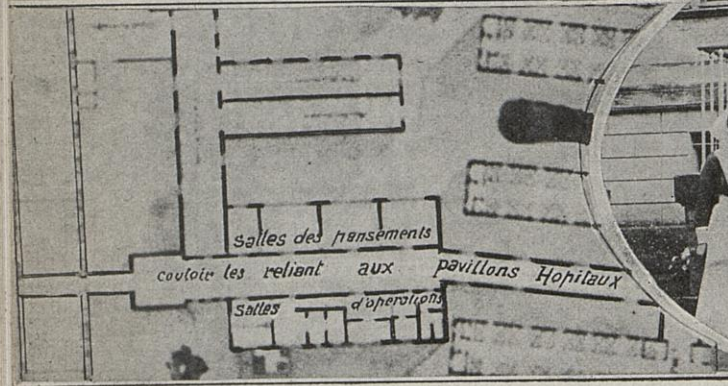
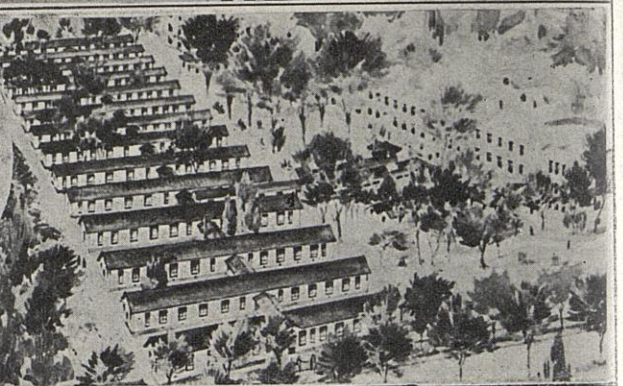
TROUSSAINT-VILLE

L'HOPITAL MODÈLE

construit dans le parc du Lycée de Talence à Bordeaux



VUE PERSPECTIVE DE LA SALLE DE 20 LITS DE CHAQUE PAVILLON-HÔPITAL

Salles des pansements
couloir les reliant aux pavillons hôpitaux
Salles d'opérations

Galerie des salles de pansements et d'opérations.

Vue à vol d'oiseau des 28 pavillons-hôpitaux.

L'Hôpital annexe du petit Lycée de Talence (dont les vues ci-dessus) est véritablement un hôpital modèle parce que merveille de simplicité, de confort, d'organisation et d'esprit pratique.

On lui a donné à Bordeaux le nom de *Troussaint-Ville*, car c'est la mise en application des idées de l'éminent Directeur Général du Service de Santé, M. Troussaint, qui a inspiré les plans qui ont servi à l'édification des bâtiments.

On a pu dire, avec juste raison, qu'il n'existait pas dans le monde d'établissement comparable et répondant mieux aux besoins.

Deux personnalités de la société bordelaise doivent être aussi vivement félicitées, le Médecin principal et 2^e classe, M. Martin du Magny, médecin chef de cet hôpital et M. Tournier, architecte.

L'activité inlassable, le dévouement du premier ne l'ont cédé en rien à l'habileté, l'ingéniosité et la haute connaissance de son art du second.

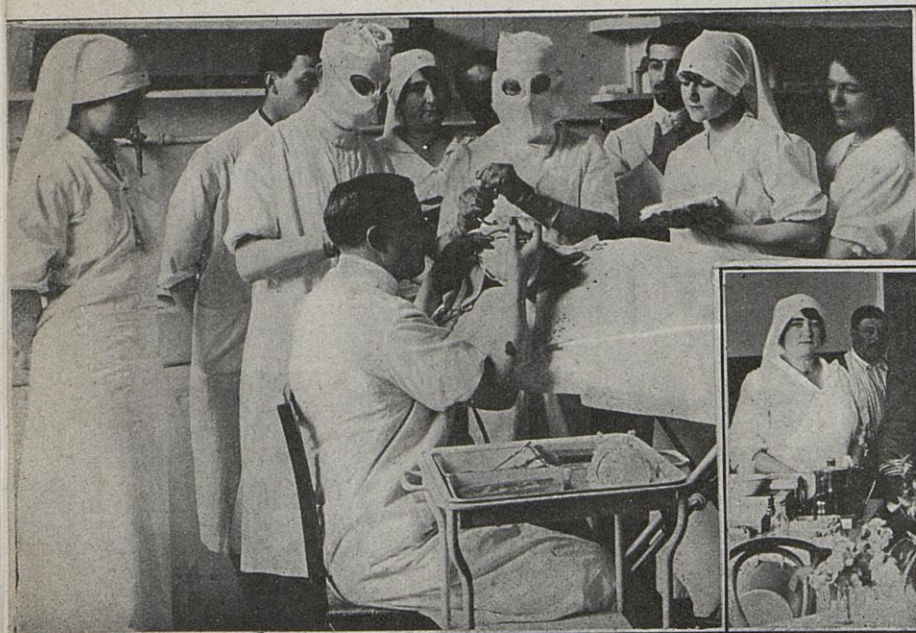
Grâce à leur collaboration, cet hôpital de cinq cents soixante lits (ou mieux ces vingt-huit hôpitaux de vingt lits) a été édifié et mené à bien en soixante-dix-sept jours ! Quel record ! Il a défié toutes les révisions.

Il faut ajouter que la rapidité d'exécution ne l'a pas cédé à l'économie, puisque les cinq cents soixante lits ne reviennent qu'à sept cent soixante francs le lit. Ordinairement, dans les bâtiments habituels d'un hôpital, le lit, d'une façon générale, coûte cinq mille francs et parfois son prix atteint sept mille francs. — De sept cent soixante à sept mille !...

Comme on peut s'en rendre compte par la vue à vol d'oiseau des 14 pavillons jumeaux ou par la photographie d'extérieur, cet hôpital comprend vingt-huit pavillons. Chaque pavillon placé en face l'un de l'autre est séparé par une longue galerie de deux cent cinquante quatre mètres qui ne relie pas seulement de bout en bout tous les bâtiments, mais qui sert aussi de réfectoire, de salle de lecture et de jeux pour les blessés ; il forme à lui seul un hôpital de vingt lits avec baignoires, lavabos et dépendances, pharmacie, chambres d'isolement. Un blessé est-il incommodé par ses camarades ou les incommodent-ils ? son lit est roulé dans la chambre d'isolement à quelques mètres et les uns et les autres dorment tranquilles. Son état est-il contagieux ? ses camarades sont rapidement mis à l'abri. Si les contagieux venaient à être trop nombreux, on les réunit dans un pavillon qu'une ingénieuse fermeture isole de la galerie centrale et le service est fait par l'extérieur. Que peut-on rêver de plus simple et de plus pratique. Et partout bien entendu eau chaude et froide, chauffage central, électricité et gaz.



Le savant Professeur BERGONIE, recherche par la palpation, à l'aide de son ELECTRO-VIBREUR, le fragment d'obus qui, vibrant dans les tissus, indique sa présence et le point où l'intervention chirurgicale devra aller le chercher. (Hôpital Grand-Lebrun, Caudéran, Bordeaux.)



Deux opérations du célèbre chirurgien F. VILLAR dans son hôpital de la rue Mondenard, à Bordeaux.

Pour les opérations : deux groupes de salles, pansements et opérations, se trouvent dans une galerie ayant accès au milieu de la galerie centrale, elles rendent très faciles le maniement et le transport des blessés qui y sont amenés sans fatigue par un dispositif très commode de lit roulant. Mais la place me manque et je ne puis mieux finir qu'en notant que l'édilité bordelaise qui avait voté douze millions pour la construction d'un grand hôpital vient de décider d'en économiser dix, deux millions lui suffisant amplement pour construire ce qu'elle désirait en s'inspirant de *Troussaint-Ville*.

L. C.